

Lumière sur...



Les œuvres des élèves lauréats du Prix de Rome devaient servir à décorer le palais des États. Mais en 1786, Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé décida que les plus belles copies d'après l'antique seraient disposées dans une vaste pièce attenante appelée salle des statues

la salle des statues

Le projet de Jean-Charles Bellu : un hommage à l'Antiquité

Louis-Joseph de Bourbon imposa l'un de ses architectes décorateurs, Jean-Charles Bellu. Il lui demanda des projets pour le décor des murs et des portes de la salle des statues mais aussi pour celui du plafond dont le cintre mettrait en valeur un immense tableau. Les dessins de Bellu furent approuvés le 10 février 1786 par les Élus généraux : des caissons carrés et une baguette de feuilles de laurier, évocation symbolique de la Gloire, devaient prendre place au plafond encadrant le tableau que les Élus généraux commandèrent à Pierre-Paul Prud'hon, une copie du *Triomphe de la Religion* de Pierre de Cortone. Prud'hon transforma l'allégorie célébrant le pontificat d'Urbain VIII en louange au gouvernement des Condé. Dans les angles, la figure de héros et héroïnes antiques devait s'inscrire dans un médaillon entouré de guirlandes de fruits.

Il était prévu que les murs soient peints en imitation de pierre de taille à joints carrés. L'architecte des États avait stipulé que « dans chaque assise, les accidents de la nature seraient imités avec goût et intelligence, le tout étant ordonné par Monsieur Devosge ». Il prévoyait aussi de renforcer les murs de refend et les cloisons des bureaux

des Ponts et Chaussées, qui se trouvaient en dessous, afin d'être à même de disposer dans toute la pièce, sans nuire à la stabilité du plancher, des statues de marbre sur leur socle de bois. Il fit tous les dessins en grand afin d'éviter les malfaçons. Toutefois, les arabesques que Bellu avait prévu de peindre sur les portes ont été sculptées par Jérôme Marlet, qui réalisa l'ensemble de la sculpture en bois et en plâtre, c'est-à-dire la bordure du tableau, la corniche, les deux cent soixante-douze rosaces de plâtre dans les





caissons, les médaillons des angles, les consoles, les frises et les chambranles des portes, ainsi que six piédestaux pour des statues en marbre.

La décoration sculptée

Les vantaux des portes présentent des arabesques fines et nerveuses, à l'image de celles dessinées par Jean-Charles Bellu (fig 4). D'un vase antique sortent des branchages, enroulés en volutes, soutenant un médaillon rond surmonté de cornes d'abondance. La sculpture est extrêmement nette et précise, le relief habilement accentué ou adouci pour éviter toute uniformité. L'ornementation de la frise est, elle aussi, composée d'arabesques et de guirlandes de fleurs et de fruits. Mais ces dernières sont plus légères et plus souples que celles du salon Condé et montrent la diversité du talent de Jérôme Marlet.

Il est évident que Marlet ne pouvait, en si peu de temps et à lui seul, assurer toute la sculpture du salon Condé et de la salle des statues. Il a sans doute été aidé par les artistes

de son atelier, voire les élèves les plus doués de l'École de dessin. Mais l'homogénéité du décor, même s'il est possible d'y distinguer la main de plusieurs praticiens, témoigne de la maîtrise de celui qui passait pour le meilleur sculpteur ornementaliste de Dijon de cette seconde moitié du siècle.

Comme l'avait indiqué Jean-Charles Bellu, douze hauts-reliefs, copies d'antiques, mêlant scènes militaires, allégoriques ou mythologiques, furent placés tout autour de la salle des statues (fig 5). François Devosge avait cherché les modèles susceptibles d'évoquer les thèmes fixés dans le programme.

François Devosge en confia l'exécution à ses élèves. Si l'on en croit l'érudit dijonnais Louis-Bénigne Baudot, cinq d'entre eux seraient dus à Nicolas Bornier (qui fut lauréat du Prix de Rome en 1787), les autres étant l'œuvre des élèves de l'académie provinciale, parmi lesquels on pourrait citer Claude-François Borne, François Donjon, Edme Gaule, Nicolas Genret et Henri Marlet (fils de Jérôme Marlet). Ces hauts-reliefs peints sont en terre cuite, leur composition est ordonnée selon des plans disposés avec clarté et les figures harmonieusement proportionnées.

C'est dans cette salle des statues que les envois des lauréats du Prix de Rome furent installés. Ainsi Petitot, Bertrand, Bornier

ou Renaud virent leurs oeuvres présentées au public et ainsi témoigner de la qualité de l'enseignement dispensé à l'École de dessin par François Devosge. Ces statues copiées d'après l'antique ainsi que les peintures d'après les grands maîtres italiens constituèrent les prémices des collections du museum qui ouvrit ses portes en 1787 et qui devint douze ans plus tard le musée du département de la Côte-d'Or.

A l'origine la salle des statues était appelée salle des Antiques et acquit rapidement une grande renommée ; comme le déclare l'érudit Louis Frémiet-Monnier dans *l'Éloge de Monsieur Devosge* : « dans aucune ville, pas même Paris, on ne pouvoit trouver alors une réunion de plâtres antiques mieux disposer pour l'étude, plus utile aux arts et plus agréables pour le public. »

Douze hauts-reliefs, copies d'antiques, furent installés en haut des murs tout autour de la salle des statues.

Au-dessus de la porte communiquant avec le salon Condé : *Le Sacrifice d'Iphigénie*. Fille du roi grec Agamemnon et de Clytemnestre, Iphigénie était destinée par son père à être sacrifiée mais fut sauvée du supplice par la déesse Artémis.

Les Parthes vaincus, à genoux, implorant la clémence de Trajan inspiré du récit de la campagne menée par l'empereur romain Trajan contre les Parthes en 113.

Les Daces vaincus par Trajan, bas-relief copié d'après la colonne trajane, monument romain, érigé en 113 commémorant les batailles de Trajan contre les Daces.

Au-dessus des ouvertures donnant sur l'ancienne place Royale : *Trimalcion conduisant ses invités au festin* : Trimalcion est un personnage du roman *Satyricon* attribué au poète latin Petrone (Ier siècle de notre ère). Riche héritier, esclave affranchi, il impressionna ses invités lors d'un festin en étalant sa richesse.

La Jeune mariée inspirée des Noces Aldobrandines, fresque romaine du Ier siècle avant notre ère.

Le Mariage et la naissance d'un enfant.

Sur le mur de droite ouvrant sur la galerie XVIIIe siècle : *L'Épithalame*, poème antique composé en l'honneur d'un mariage.

Les Arts du dessin présidés par Minerve, déesse des lettres, des arts et de la musique, de la sagesse et de l'intelligence.

Les Neuf muses, filles de Zeus et Mnémosine dont cette représentation est la copie d'un relief du sarcophage Albani ; celui-ci découvert à Rome au IIe siècle de notre ère fut une formidable source d'inspiration, de la Renaissance au XIXe siècle. Selon certaines croyances, le rapport quotidien avec les Muses, assurait le salut de l'âme et l'immortalité ; ainsi, souvent celles-ci figuraient sur les sarcophages.

Sur le mur de gauche : *Venus sortant de la mer*, en référence à la déesse de l'amour et de la beauté, née de l'écume de la mer, mentionnée par le poète grec Hésiode.

Danse de jeunes filles, copie du relief Borghèse ; ce dernier daté du IIe siècle de notre ère décorait, au XVIIe siècle, en-dessus de porte la grande galerie de la villa Borghèse à Rome.

L'Horoscope ou la marchande d'amour inspiré d'un relief découvert à Herculaneum.

Pour en savoir plus :

Beauvalot, Y., Recherches sur le décor du palais des États à Dijon aux XVIIe et XVIIIe siècles, *Mémoires de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or*, t.XXXII, 1980-1981

1. Vue de la salle des statues

2 et 3. Éléves de l'École de dessin, *Les Arts du dessin présidés par Minerve* et *Le Mariage et la naissance d'un enfant*, bas-reliefs de la salle des statues, 1787. inv CA 995 et CA 999

4. Pierre Petitot, *Gladiateur Borghèse*, 1787. inv CA 1062

5. Jérôme Marlet, Décor sculptés des portes de la salle des statues, 1787